

gion est née de l'ignorance des causes naturelles et de la crainte; les autres, qu'elle est l'œuvre des prêtres ou des politiques; la plupart soutiennent que la religion est fort inutile; plusieurs vont plus loin, ils prétendent qu'elle est pernicieuse au genre humain, et qu'elle est la principale cause de tous ses maux. Nous ne réfuterons pas ici toutes ces monstrueuses et contradictoires absurdités; nous nous contenterons de prouver par quelques exemples la fausseté de cette allégation, que la religion divise les hommes, cause des haines nationales, arme les peuples les uns contre les autres. Les peuples sauvages, qui ont à peine quelques notions religieuses, sont plus divisés entre eux et plus acharnés à s'entre-détruire que les nations policées et adoucies par la religion. Pendant que toutes les nations étaient prévenues des mêmes erreurs, toutes polythéistes, idolâtres, elles se sont fait la guerre avec plus d'obstination et de cruauté que les peuples religieux d'aujourd'hui. La vraie cause des divisions et des haines nationales est dans les passions des hommes: l'orgueil, la jalousie, une ambition insatiable, voilà ces causes.

Une religion est donc nécessaire à l'homme; mais avant de rechercher laquelle lui est la plus utile, démontrons l'existence d'un Dieu; car l'existence de Dieu prouvée, il sera évident que le créateur de l'homme aura été aussi son législateur.

4^e QUESTION. *Existe-t-il un Dieu?*

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. VOLTAIRE.

La destinée future des deux substances de l'homme étant démontrée, on ne saurait nier l'existence d'un Dieu éternel et créateur. Mais comme l'homme ne peut pénétrer les mystères de la nature divine, et qu'il ne peut embrasser une immensité qui cesserait d'être incommesurable, s'il en avait la mesure, il n'est pas étonnant que l'homme animal ait quelquefois fermé la porte aux dons de Dieu et poussé la folie jusqu'à contester l'existence de son créateur et sa toute-puissance. Et d'ailleurs, dès le ber-

ceau du monde, le premier homme, transgresseur de la loi de Dieu, rendu à son élément primitif, esclave relégué dans les prisons de la terre, condamné à féconder la terre de ses sueurs, et incessamment courbé vers la terre, a communiqué l'esprit du monde, grossière émanation de la terre; à toute sa postérité, animale comme lui, hérétique comme lui, et comme lui aussi fermant son cœur aux dons de Dieu.

Tous les hommes cependant ont naturellement la connaissance d'un Dieu. Écoutez le témoignage de notre âme; interrogeons-la. Malgré la prison qui la captive, malgré les préjugés de l'éducation vicieuse qui arrêtent son essor, malgré les passions qui l'énervent, et les idoles de toute espèce qui la tiennent en esclavage; ne l'entend-on pas souvent s'écrier dans ses différents langages: « Grand Dieu! bon Dieu! ce qu'il plaira à Dieu! » et dans ses souffrances, regarder le ciel, comme pour attester que là est la demeure du Dieu vivant et pour l'implorer? Ce langage admirable de l'âme rend témoignage en faveur de l'existence de Dieu; et n'y aurait-il d'autre preuve, que ce sentiment intérieur serait suffisant.

Mais nous pouvons tirer une seconde preuve de l'existence de Dieu de l'ordre admirable qui règne dans la nature. La démonstration de cette preuve est si simple, dit La Luzerne (1), elle est si naturelle; elle saisit si vivement l'esprit, aussitôt qu'on la présente; elle le satisfait si pleinement, quand il l'approfondit, qu'il est étonnant qu'il se soit rencontré des hommes qui aient entrepris de la combattre, en traitant de vaines déclamations tout ce qu'on dit de plus éloquent les plus grands génies soit du Christianisme, soit même du Paganisme. « Il est naturel, à dit Voltaire, de reconnaître un Dieu, dès qu'on ouvre les yeux; l'ouvrage annonce l'ouvrier (2). »

Rien au monde ne présente un ordre plus admirable, plus parfait, que le monde lui-même. Quatre choses contribuent spécialement à le rendre plus merveilleux. D'abord son étendue, c'est-à-dire la multiplicité et la variété des rapports qui le

(1) De l'existence de Dieu.

(2) Histoire de l'Établissement du Christianisme, ch. xxvi.

constituent ; ensuite, l'exactitude et la juste correspondance de ces rapports entre eux ; après cela, leur constante stabilité ; enfin, la fécondité, la diversité, l'apparente contrariété des moyens qui l'établissent et le conservent.

En premier lieu, la multiplicité et la variété des rapports matériels de ce monde sont telles que notre esprit ne peut s'en former l'image. En essayant d'approfondir cette idée, il s'y confond comme dans l'idée de l'infini. Il n'y a pas un atome de matière qui ne se combine avec d'autres. C'est leur réunion qui forme les corps, et leur séparation opère la dissolution, pour aller ensuite recomposer d'autres corps. Si des éléments nous passons aux êtres qu'ils composent, d'abord nous découvrons leur nombre immense, leur prodigieuse diversité. Depuis ces globes de feu qui roulent sur nos têtes, dont nous avons peine à calculer l'énorme grandeur, et en comparaison desquels le globe que nous habitons, qui nous semble vaste, est cependant si petit, jusqu'à l'immense multitude des êtres microscopiques, devant lesquels un grain de sable est une montagne, quelle immense quantité de substances, ayant chacune son existence propre et individuelle ! Le mot innombrable est trop faible pour l'exprimer.

En second lieu, outre cette immense multiplicité de rapports, nous devons spécialement admirer leur exactitude et la justesse avec laquelle tous ces êtres divers correspondent entre eux. La terre, par exemple, dans la marche qu'elle suit autour du soleil, se tient constamment à une distance proportionnée aux influences qu'elle doit en recevoir ; et lui présentant successivement ses diverses faces, elle tire de lui une variété de température nécessaire à sa fécondité. Les combinaisons variées à l'infini du feu, de l'air, de l'eau et de la terre forment tous les corps, les entretiennent et fournissent à chacun, dans une juste mesure, ce qui lui est nécessaire. La structure des plantes est analogue à leur manière d'être, de se développer, de s'accroître et de se reproduire. Chacun des animaux a une conformation adaptée à ses besoins ; elle varie dans eux comme leur différente manière de subsister. Jetons les yeux sur nous-mêmes ; il n'est pas un de nos

membres dont la construction, la correspondance des différentes parties ne soit un prodige. La relation de nos membres entre eux, l'utilité dont ils sont les uns aux autres, leur mesure exactement calculée sur nos besoins, le résultat de leur ensemble, sont de nouveaux sujets d'admiration. Dans les vastes parties du grand tout, jusqu'aux minutieuses parcelles des plus petits êtres, tout est proportionné, tout est à sa place, tout a ce qu'il lui faut, ni plus, ni moins, pour concourir à son but et pour l'atteindre.

En troisième lieu, la constante permanence de cet ordre si admirable, qui frappe sans cesse nos regards de la même manière, fait que nous n'en sommes pas étonnés ; et cependant cette stabilité, cette perpétuité du même ordre doivent augmenter de plus en plus notre étonnement et notre admiration. Il faut que tous les ressorts qui font mouvoir cette immense machine, et dans son ensemble et dans la multiplicité de ses parties, soient bien fortement constitués, bien sagement ordonnés, pour que, depuis un si grand nombre de siècles, l'ordre qu'ils établissent se maintienne toujours le même sans éprouver le plus léger changement. Nous voyons les astres suivre toujours le même cours à travers l'espace, sans jamais se rencontrer ; et les comètes, qui suivent une marche opposée, ne se trouver sur la route d'aucun autre corps. Depuis six mille ans le soleil ne cesse de verser des torrents de lumière sans s'épuiser ; la terre fait germer de nouvelles productions sans altérer sa fécondité ; la mer reçoit des fleuves et des pluies sans déborder. Après un si grand nombre de siècles, l'ordre du monde, le concert de ses parties est le même qu'il était dans les premiers jours de la création. Sa constante perpétuité est telle qu'elle est le fondement de la certitude physique, et que le plus léger dérangement qui y arriverait serait regardé comme un miracle, dont l'incrédulité rejetterait avec mépris la possibilité.

En quatrième lieu, ce qui doit achever de donner une grave et extraordinaire idée de cet ordre, c'est la singularité et la contrariété apparente des moyens par lesquels il se conserve sans interruption. Tous les éléments de la matière sont dans une con-

tinuelle opposition, et c'est leur combat qui maintient leur union ; le mouvement régulier des astres est le résultat de deux mouvements opposés ; en décomposant les minéraux, on y trouve des principes contraires, et la même mine donne des substances de nature opposée ; l'accroissement des plantes est l'effet d'une combinaison de froid et de chaud, d'humidité et de sécheresse ; le corps des animaux, le nôtre, est composé de fluides et de solides, les uns durs, les autres mous, et ayant une différente mesure de densité, de fluides de nature contraire, doux et amers, alcalins et acides, qui s'unissent merveilleusement sans se confondre. Tout ce que nous découvrons dans la nature est en opposition ; et tout, depuis des siècles, se tient dans le plus parfait concert. Ce n'est pas tout : cet ordre que nous voyons dans une constante régularité est, dans plusieurs de ses parties, l'effet de continuelles variations. Voyez, sur la face de la terre, une multitude d'êtres tomber en dissolution, pour que de leur ruine il s'en forme d'autres. Les générations de minéraux, de plantes, d'animaux disparaissent successivement, pour être immédiatement remplacées par d'autres êtres. Toutes ces parties de la nature deviennent sans cesse différentes, la nature restant toujours la même. La constante régularité de leurs mouvements, dans une prodigieuse variété, donnant des résultats toujours les mêmes et partout différents, maintient le tout dans le même état, par la continuelle succession de ces changements. C'est leur mobilité perpétuelle qui produit leur immobile permanence.

Tel est l'ordre que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître dans l'univers. Incommensurable dans l'immense multiplicité des êtres qu'il comprend, impossible à suivre dans la prodigieuse variété de leurs rapports, merveilleux dans leur exacte correspondance, étonnant dans leur perpétuelle stabilité, confondant toutes nos pensées par les moyens contraires entre eux qui le maintiennent ; un tel ordre a-t-il pu se former, pourrait-il même se soutenir, s'il n'était l'ouvrage de la toute-puissance divine, et par conséquent si Dieu n'existait pas ?

Les athées anciens et modernes ont prétendu que cette admirable disposition du monde n'a point d'auteur, et que toutes

les relations que nous voyons n'ont point été établies dans certaines vues. Ceux-là ont attribué au hasard tous les phénomènes de la nature ; ceux-ci disent que ce sont les résultats de la nécessité. Démontrons l'absurdité de leur système, et nous les aurons réfutés ; et il restera certain que les merveilles de la nature sont l'œuvre d'une puissance suprême.

Les athées, qui attribuent au hasard l'harmonie parfaite qui règne dans la nature, n'ont pas réfléchi que le hasard ne peut être une raison suffisante de l'ordre du monde. Le hasard suppose un effet, et par conséquent une cause, mais une cause qui ignore l'effet qui résultera de son action, et qui n'en a pas le projet. Mais le hasard n'est pas un être ; il n'est autre chose que la négation de connaissance et de dessein dans une cause ; on ne peut donc pas dire qu'il est la raison suffisante de quoi que ce soit. Une pure négation ne peut pas être un principe d'existence ; il est absurde d'imaginer que ce qui n'est pas procure l'être.

D'un autre côté, prétendre que l'ordre du monde est le produit du hasard, c'est soutenir que cet ordre s'est formé de lui-même, qu'il existe sans cause, sans raison de son existence ; c'est dire aussi que c'est le hasard qui maintient l'ordre du monde, ce qui est déraisonnable. Les résultats du hasard, c'est-à-dire les choses qui se font sans connaissance et sans projet, ne se répètent jamais de la même manière.

Qui croira, dit Fénelon, que l'*Iliade* d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup du pur hasard, comme un coup de dé, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements ; pour les placer et pour les lier si bien ensemble ; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il y a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant ; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si vive et si passionnée ? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais

• on ne persuadera à un homme sensé, que l'*Iliade* n'ait point
• d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des
• *Annales* d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais
• un seul vers, bien loin de faire tout un poème (1). Pourquoi
• donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute en-
• core plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui
• permettra jamais de croire de ce poème (2)?

• Si nous entendions, dans une chambre, derrière un rideau,
• dit saint Grégoire de Nazianze, un instrument doux et harmo-
• nieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme,
• pût avoir formé cet instrument? Dirions-nous que les cordes
• d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre
• sur un bois, dont les pièces se seraient collées ensemble pour
• former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-
• nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour
• toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse?
• Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement, si une
• main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie?
• Et ne s'écrierait-il pas, au contraire, qu'une main savante le
• toucherait?

• Qui trouverait, dit encore Fénelon pour prouver que la
• nature montre l'existence de son auteur; qui trouverait dans
• une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle
• statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute, il y a eu ici
• autrefois des hommes; je reconnais la main d'un habile sculp-
• teur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner
• tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de
• beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mou-
• vement et d'action. Que répondrait un homme, si quelqu'un
• s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette
• statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis
• et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout
• seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en
• a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les

(1) *De naturâ deorum*, lib. II.

(2) *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1^{re} partie, ch. V.

• vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a
• jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-
• même dans cette place : c'est un Apollon parfait comme celui
• du Belvédère; c'est une Vénus qui égale celle de Médicis;
• c'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croi-
• riez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle
• pense, et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art; et
• c'est un coup aveugle du hasard, qui l'a si bien finie et
• placée (1).

• Si on avait devant les yeux, ajoute Fénelon, un beau
• tableau, qui représentât, par exemple, le passage de la mer
• Rouge avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et
• s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les israélites à
• pied sec à travers des abîmes : on verrait d'un côté cette mul-
• titude innombrable de peuple plein de confiance et de joie,
• levant les mains au ciel; de l'autre côté, l'on apercevrait
• Pharaon avec les égyptiens pleins de trouble et d'effroi, à la
• vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En
• vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante bar-
• bouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se
• seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces
• attitudes si variées, ces airs de têtes si passionnés, cette
• belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confu-
• sion, cet accommodement de draperies, ces distributions de
• lumières, ces dégradations de couleurs, cette exacte pers-
• pective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut
• rassembler? Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume
• à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en
• raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de
• pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait une seule fois,
• dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins
• le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus
• propres à représenter cette écume, pour les préparer au bout
• du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé

(1) *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1^{re} partie, ch. VI.

« ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de
 « l'art et du hasard tout ensemble, n'était qu'un peu d'écume,
 « objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard;
 « objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blan-
 « châtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, sans
 « aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette
 « écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination
 « la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par
 « la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui
 « compose un tableau excellent ! »

Il est donc déraisonnable d'attribuer aux coups capricieux du
 hasard toutes les merveilles de cet univers.

Le système des athées modernes, qui attribue à la nécessité
 l'admirable disposition de cet univers, est aussi contraire à la
 raison que celui de leurs devanciers. Ce qui est nécessaire d'une
 nécessité absolue, l'est tellement qu'il est impossible de le con-
 cevoir non existant ou existant autrement; que l'hypothèse
 qu'on voudrait en faire renfermerait une contradiction, et pré-
 senterait l'être ou le non-être. C'est ainsi, par exemple, que sont
 nécessaires les axiomes de géométrie. Il est nécessaire d'une né-
 cessité absolue que tous les points de la circonférence d'un cercle
 soient à une égale distance du centre : on ne peut pas concevoir
 un cercle en excluant cette propriété essentielle. Mais certaine-
 ment l'on peut concevoir un ordre différent dans le monde; et
 il ne serait pas contradictoire qu'il existât un univers dans lequel
 les astres prendraient leur cours d'occident en orient, dans
 lequel il y aurait quelques genres de plantes, quelques espèces
 d'animaux de plus ou de moins que dans celui-ci, qui serait, en
 un mot, autrement ordonné. Cette supposition ne présente nul-
 lement l'être et le non-être; il est donc clair que l'ordre du
 monde n'est pas d'une nécessité absolue; et puisqu'il ne peut
 être l'ouvrage du hasard, il est donc évidemment l'œuvre d'une
 cause intelligente; et les athées n'en disconviennent pas. Ils
 reconnaissent que si l'ordre de la matière est l'effet d'une cause
 pensant et voulant, cette cause ne peut être autre que celle qui
 aura créé la matière elle-même.

« Voltaire, dont le témoignage ne saurait être suspect aux im-
 « pies, démontre aussi l'existence de Dieu par l'ordre admirable
 qui règne dans l'univers, et prouve la création par l'existence
 de Dieu même. « Il y a deux manières, dit-il, de parvenir à la
 « notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la
 « plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer,
 « non-seulement l'ordre qui est dans la nature, mais la fin à la-
 « quelle chaque chose paraît se rapporter. Quand je vois une
 « montre dont l'aiguille marque les heures, j'en conclus qu'un
 « être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin
 « que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les res-
 « sorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a ar-
 « rangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la
 « matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour
 « prendre, etc., etc. Mais de ce seul argument je ne peux con-
 « clure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelli-
 « gent et supérieur a préparé et façonné la matière avec ha-
 « bileté.

« Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour
 « être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connais-
 « sances bien plus vastes. J'existe, donc quelque chose existe.
 « Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute
 « éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son
 « être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il
 « a toujours été nécessairement, et c'est Dieu. S'il a reçu son
 « être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce
 « dernier a reçu son être doit nécessairement être Dieu; car
 « vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre,
 « s'il n'a le pouvoir de créer. De plus, si vous dites qu'une chose
 « reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence, d'une autre
 « chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre
 « encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une
 « absurdité, car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de
 « leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause ex-
 « terne de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en
 « ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne

doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même : donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De là, il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est; car, si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être. Or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement.

Or, si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je prends du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs; donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? Ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière : elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Être suprême, intelligent, infini, et la cause originnaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu.

Les arguments contre la création se réduisent à démontrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en

concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car, pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais, bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un Être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car, de cela même qu'un Être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités, quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être (1).

Voilà de quelle manière le chef des athées modernes démontrait, il y a un siècle environ, l'existence d'un Dieu éternel et créateur. On croirait entendre Fénelon ou La Luzerne combattant la doctrine monstrueuse et extravagante des matérialistes et des athées.

Examinons maintenant si l'on a cru de tout temps que l'univers avait été créé.

Les livres juifs, dont la haute antiquité leur concilie une autorité supérieure à celle de tous les autres livres du genre humain, attestent l'existence d'un Dieu, créateur de toutes les choses de ce monde.

Sanhoniathon, historien phénicien, antérieur à la ruine de Troie, parle du chaos ou d'un air ténébreux qui a précédé la naissance du monde; il nous représente l'univers dans le limon d'une manière absolument semblable à ce que dit Moïse (2).

Eusèbe donne l'opinion des hébreux, des grecs et des égyptiens sur la création du monde. Ceux-ci croyaient, dit-il, que les premiers hommes avaient été créés en Egypte (3).

(1) *Traité de métaphysique*, ch. 2.

(2) *Histoire de la Phénicie*.

(3) *Préparation évangélique*, liv. 1, ch. 7; liv. VII, ch. 11; liv. XI, ch. 23; liv. VI, ch. 22; liv. XIII, ch. 13; liv. II, ch. 1, 2.

Linus a traité en vers de la génération du monde, du cours du soleil et de la lune, de la production des animaux et des fruits. Son poème commence par ces mots : « Il y eut un temps que toutes choses furent produites à la fois. »

Orphée, dans ses vers orphiques, enseigne également la doctrine de la création du monde.

Anaxagore a suivi la même pensée en disant que l'univers fut formé dans un même temps, et que cet assemblage confus s'arrangea par le moyen de l'esprit qui survint.

Musée l'athénien, et Hécatee, dissient que les dieux avaient été engendrés; on sait que par les dieux, ils n'entendaient pas l'Être suprême et Créateur.

Homère donne le même emblème de l'origine du monde.

Les égyptiens, au rapport de Diogène de Laërce et de Diodore de Sicile (1), croyaient que le monde est corruptible, et qu'à sa naissance il n'offrait qu'une masse confuse, d'où les animaux avaient été formés, et d'où les éléments avaient été tirés par voie de séparation. Ces deux écrivains parlent aussi d'un grand mouvement imprimé à l'air, semblable à celui dont parle Moïse.

Hésiode (2), Euripide (3), disciple d'Anaxagore de Clazomène, Épicharmis, Aristophane, Ovide (4), nous représentent le monde à sa naissance comme un chaos, d'où l'esprit créateur a tiré toutes choses.

Voici comment s'exprime Euripide, au rapport de Diodore de Sicile (5) :

- Tout était confondu : mais le mouvement
- Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
- Tout prit forme; bieu de la nature féconde
- Peupla d'êtres vivans, le ciel, la terre et l'onde;
- Et sortit de son sein ses ornemens divers.
- Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers.

(1) Histoire universelle, t. I, liv. I, sect. I, num. 5.

(2) Theogonie.

(3) Menaippe.

(4) Mélanippos.

(5) Hist. univers., t. I, livre I, sect. I.

Anaximandre et Phérécyde le syrien, qui avaient appris cette tradition des syriens, parlent de la séparation des eaux et de la terre.

Numésius, philosophe pythagoricien, cité par Porphyre, Pythagore, disciple de Phérécyde, Thalès, Anaximènes, Platon, Zénon, Zénophane, Cléanthe, Chryssipe, Possidonius, Sénèque, Chalclide, ont reconnu la création comme l'œuvre d'une cause inérée, principe de toutes les choses de cet univers.

Au rapport de Strabon, Mégasthènes (1) nous apprend que les indiens avaient la même opinion que les grecs sur la création du monde.

Les peuples de toutes les nations septentrionales de l'Europe avaient des notions plus ou moins parfaites touchant la création du monde.

L'Érèbe, enfant du chaos, dont le nom répond au mot hébreu qui signifie nuit, est placé dans la théologie païenne au rang des premières divinités qui ont produit les autres.

Callimaque, Démocrite, Eurisus, Cicéron, Juvénal, Martial, Horace et Virgile font mention que l'homme fut formé de la boue et qu'il fut fait à la ressemblance des dieux.

Certes, voilà bien des autorités capables d'ébranler la doctrine la plus solide, et qui prouvent que les juifs et les catholiques ne sont pas les seuls à croire à la création du monde.

Tous les savants géologues de nos jours ont également cru la création. Témoin le savant botaniste de Lac, et le célèbre géologue Cuvier, qui se sont attachés à prouver que le livre de Moïse est la véritable histoire naturelle du monde. Pour confirmer le récit de Moïse, Cuvier dit : « Il n'y a nulle raison pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse à Moïse lui-même..... Moïse et son peuple sortaient d'Égypte..... Le législateur des juifs n'avait aucun motif pour abréger la durée des nations, et si se serait discrédité lui-même auprès de la sienne, s'il lui eût enseigné une histoire toute contraire à celle qu'elle devait

(1) Hist. des Indes.

« avoir apprise en Égypte. Il y a donc tout lieu de croire que l'on n'avait point alors en Égypte d'autres idées sur l'antiquité des peuples existants, que celle que la Genèse présente (1). »

Une autre preuve que l'histoire de Moïse et la tradition sur la création du monde sont véritables, c'est que tous les peuples ont sanctifié le septième jour.

Moïse nous apprend que Dieu bénit et sanctifia le septième jour; aussi, depuis la création du monde, cet usage de sanctifier le septième jour de la semaine a été constamment observé.

Les patriarches avaient adopté l'usage de compter les jours de la semaine jusqu'à sept et de sanctifier le septième : c'était le jour du sabbat.

Noé demeura sept jours avant de sortir de l'arche; il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche : elle revint à lui sur le soir; il attendit néanmoins sept autres jours, et il envoya la colombe qui ne revint plus à lui (2).

Les noces de Jacob durèrent sept jours; ses funérailles de même (3).

Moïse fit renouveler dans le désert la loi de sanctifier le septième jour, en mémoire de la création. « Car le Seigneur, disait Moïse au peuple juif, a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est renfermé, et il s'est reposé le septième jour (4). »

L'usage de compter les jours de la semaine par sept a été observé chez toutes les nations. Et non-seulement les juifs et les chrétiens, mais encore les égyptiens, les grecs, les latins, les indiens, les chinois, les celtes, les germains, les gaulois, les peuples de la Grande-Bretagne, se sont toujours accordés à fêter le septième jour.

Josèphe et Philon ont avancé que le septième jour était un

(1) Recherches sur les assentiments faussés, p. 95, édit. de 1812, in-4.
(2) Genèse, ch. viii, v. 10, 12.
(3) Genèse, ch. xxxix, v. 27; ch. i, v. 10.
(4) Exode, ch. xvi, v. 23; ch. xx, v. 11.

jour de fête, non-seulement pour une ville, ou pour un seul pays, mais pour tous les peuples du monde (1).

Après des témoignages si nombreux et si remarquables par leur exacte ressemblance et par leur admirable uniformité, comment ne pas admettre l'existence d'un Dieu créateur et principe de toutes les choses de ce monde? Et comment l'homme nierait-il le cri de sa propre conscience pour se jeter dans les absurdes systèmes de l'athéisme? Dieu existe; et s'il n'existait pas, a dit l'impie Voltaire, il faudrait l'inventer.

Recherchons maintenant quelle a été la croyance des nations touchant l'existence d'un Dieu; car si Dieu n'existe pas, s'il ne s'est pas révélé lui-même, les hommes de tous les pays et de tous les siècles ne s'accorderont point pour proclamer son existence.

3^e QUESTION.

Quelle a été la croyance des philosophes et des peuples anciens et modernes touchant l'existence et l'amitié de Dieu?

« Je crois en un seul Dieu, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »
(Symbole de foi de toutes les nations.)

L'enseignement le plus universel et le plus constant qui se présente dans l'histoire des traditions humaines, c'est l'enseignement de l'existence de Dieu. Et tout ce que le Christianisme enseigne touchant ce dogme fondamental de la religion, l'univers tout entier l'atteste; car parmi les bizarreries et les monstruosités qui forment la croyance de certains peuples, l'idée identique d'un Dieu unique et créateur est généralement répandue. Et, chose admirable! le premier article du symbole catholique est aussi le symbole de toutes les nations répandues sur la surface du globe : toutes confessent un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Aussi loin que puisse percer l'esprit de l'homme dans les sot-

(1) Josèphe, Histoire des juifs, liv. 1, ch. 1, num. 143.— Lévitique, ch. 11, v. 5, — Φιλονος, Ιουδαίου εις τα του Μουσαου, T. I, e